

La vie est art...

L'impératif de singularité - l'avenir de la subjectivité

Philippe Cadiou

Considérer l'essence de l'art comme la vie humaine elle-même revient à dire à peu près ceci : la vie est art. La vie comme champ d'œuvre potentielle, la subjectivité : œuvre informelle. Etre est Art. L'art est ce qui renvoie à la création de l'être. L'aventure humaine est une multiplication d'expériences soutenue par l'invention de l'existence. L'existence est une série d'expériences, ce qui lui enlève la possibilité de construire un savoir ultime. Nous nous positionnons clairement du côté de l'expérience contre le savoir ou la sagesse – d'où vient notre antiphilosophie.

Nous ne pouvons universaliser aucun discours dès que nous prendrons en compte la subjectivité. Il n'y a pas de subjectivité universelle et il n'y a pas de système de l'existence (Kierkegaard). La dignité de la subjectivité vient de ce qu'elle objecte à l'unité de l'universel par la singularité.

Il n'y a donc pas de « philosophie de l'existence » ? Le cœur de l'existence est un trou. Vivre, c'est rencontrer des situations inouïes et singulières à laquelle aucune humanité n'a eu à faire face jusqu'ici, à laquelle la subjectivité doit répondre au-delà de son savoir disponible. Nous appelons « art » ce besoin de suppléer au savoir par l'invention de la vie. Les expériences fondamentales de la vie se passent au-delà du savoir : la vie, la mort, l'amour, la vie sexuelle, la vie pulsionnelle du corps, les dispositions, les traces du passé, la répétition, les choix fondamentaux, le mode d'existence, le savoir lui-même etc. se passent du secours direct du savoir. Nous rions beaucoup en entendant les philosophes nous dire : « la conscience est conscience de part en part ».

Il n'y a pas de système qui fonctionne de façon complète et c'est le principe par lequel il existe le surgissement de la création. De cette création naît *une subjectivité*. La création doit s'entendre ici comme l'activité la plus commune de la vie et non l'activité marginale dévolue à une petite quantité d'individus suffisamment capables – et considérés comme hors-norme. A ce titre, encore toujours un étonnement : on n'a pas cessé de dénoncer les déviations du subjectivisme au vingtième siècle mais pourquoi si peu de création et si peu d'individualité à la fin ?

Nous considérons qu'il existe une création existentielle universelle, c'est-à-dire une invention de son existence et que l'existant n'est pas dévolu uniquement à la répétition ni à la reproduction des phrases-machines de la société. La vie humaine est une œuvre. La pensée et les actes (la pensée est un acte) de chacun de nous

sont une création en vue de soutenir ce qui manque dans le savoir et qui fait défaut à tous les systèmes.

Le défaut de savoir est définitivement la condition du sujet : on peut en boucher les failles par toute sorte de mensonges ou toute sorte d'échappatoires et d'imposture mais aucune tradition de pensée, aucune construction en système, aucune idéologie, aucun système religieux, aucun système économique, aucune posture humaine ne peuvent en masquer la vérité. C'est cela l'événement fondamental : s'apercevoir de la faillite de tous les systèmes. Il y a un écart entre les grandes productions de savoir (tradition, religions, institutions, systèmes de pensée, sciences, technique, idéologies etc.) et les existences singulières entièrement en défaut. Il n'y a aucun remède à ce défaut parce qu'il est la constitution même de l'homme. Il concerne chaque sujet, le conduit à devoir saisir sa propre existence à partir de rien et traduire sa différence (transformer sa propre anomie) en un monde. La subjectivité devient une expérience créatrice unique par laquelle elle se saisit de sa propre existence : elle devient productrice d'une singularité, d'une solitude, à chaque fois d'une nouveauté.

Cela situe directement l'existence dans le champ de la création et non dans le champ illusoire d'un « savoir » qui pourrait servir de modèle et nous relier à une vérité universelle possible. Ainsi nous devons relativiser les entreprises de la tradition mais aussi les entreprises de la science, de la technique, de la pensée universelle, aussi fondamentales soient-elles et les remettre en situation. Quelque soient les efforts de la tradition ou de la pensée rationnelle (la technique, la science, la pensée logique, les doctrines universelles etc.) pour instaurer un monde général en tant que monde commun, la réalité est toujours abyssale pour le sujet, objet d'une enquête permanente et infinie. La réalité c'est un trou. Elle reste inconnaissable. Elle nécessite le déploiement d'une invention incessante et n'est jamais « stable ». La subjectivité naît de cet inconnaissable avec lequel elle est en sans cesse battue en brèche et par là même sommée de devoir s'expliquer, sommée de devoir inventer des solutions individuelles et collectives d'existence.

La situation universelle de la subjectivité est la suivante : la réalité est ce qui manque. Il y a un « *besoin de vérité* » pour déterminer ce qui fait défaut et nulle existence ne peut se délier du vrai. Il s'agit avec la « vérité » de produire des moyens d'existence. Les moyens d'existence fondamentaux pour les êtres humains sont les énoncés du langage à partir desquels ils ordonnent leur vie : « équations », « axiomes », « vérités », « phrases » etc. sont les moyens de construire et de *stabiliser un monde*. Le monde est toujours ce qui fuit, ce qui se transforme en anomie. Aucun système-monde ne fonctionne, le devenir du monde, c'est la fuite. C'est cela même qui appelle le devenir humain : aucun système-monde n'est définitif. Même si les équations mathématiques sont éternelles, l'existence humaine ne se dénoue en équations : elle est tout entière une équation sans fin qui ne se sera adressée qu'à un seul et peut-être un jour à plusieurs.

Ce n'est pas exactement la vérité qui intéresse l'humanité mais la certitude de continuer de créer à l'abri du manque et c'est cela qui est toujours capable de manquer. Ce que la plupart des individus appelle « vérité » ce n'est pas le vrai mais c'est le moyen d'apaiser le surgissement de l'ignorance et doit permettre de développer une solution d'existence à peu près stable. Avec l'apparition de la pensée scientifique les anciennes représentations chutent dans le réel et restent toujours susceptibles d'apparaître comme des erreurs. Toutes les anciennes solutions d'existences sont soumises à l'erreur. L'angoisse est au cœur des sociétés

scientifiques et non plus aux extrémités de la foi. La réalité reste empreinte de doute et n'est jamais plus constituée comme un fait acquis. Suppléer à un manque de réalité voilà ce qui pousse la subjectivité à créer, elle a besoin d'un effort d'invention permanente pour faire tenir « sa réalité », ce qui a poussé historiquement l'invention de la subjectivité sur le devant de la scène.

Il y a un mythe du « retour à soi » qui laisse supposer que la subjectivité serait quelque chose qui est déjà là depuis toujours et disposé à la connaissance: mais non, le « je » est toujours nouveau et inconnu. En réalité, il y a la construction d'une synthèse inconnaissable de soi et c'est cela que la pensée appelle le « moi ». Le « moi » est une « synthèse créatrice » et non une appartenance à soi comme « unité », « identité » etc. L'illusion du retour vers le « fondamental », l'illusion du « retour aux sources », l'illusion du « retour aux origines », entretiennent l'illusion d'une réalité antérieure à toute autre réalité, celle des fondements. Les fondements n'existent que lorsque nous les créons, nous les nommons dans un système de relations. Il n'y a jamais « retour aux fondements » mais seulement invention des fondements, découverte : c'est-à-dire « connaissance », c'est-à-dire encore acte de création, exploration. Les théories sont des actes de création, elles inventent de l'être, constituent des systèmes de noms et de relations. Nous revendiquons le droit de parler de la théorie en tant qu'art, n'en déplaise aux savants et aux philosophes qui ont réduit l'art à un imaginaire du faux.

Si la subjectivité est si mal repérée et si négligée dans notre temps c'est parce qu'on entretient une confusion entre l'individualisme et la subjectivité : l'individualisme est le produit d'un système. Il y a une construction de masse des individus par identification sociale. On peut penser l'individualisme comme une contre-subjectivité. La subjectivité est une création à chaque fois singulière, cette création est toujours menacée. La singularité est incommensurable. Elle ne se mesure pas : elle apparaît dans une inadéquation à tout ce qui est connu. Elle n'est jamais attendue, elle forme une extériorité à toute la culture. L'individualisme comme *philosophie générale des existences* fabrique au contraire une uniformité des semblables contre la différence. Dans le réel, il n'y a que des individus singuliers (qu'ils le sachent ou ne le sachent pas). Il y a donc beaucoup d'individualisme mais finalement peu de subjectivité. Cette confusion a été à l'origine de très nombreux malentendus et à l'origine de fausses oppositions.

Chaque sujet produit de la différence, un écart avec le général, et c'est cela qui est universel. C'est une moyenne statistique qui nous permet de marquer la différence entre l'ordinaire et le singulier, entre la norme et son écart. Pourtant, c'est l'originalité qui fait loi dans la vie réelle des individus. La marge est exactement ce qui est universel : elle n'est pas à côté de la norme, elle en est le fondement. Le système comptable, les mesures abstraites, les normes introduites pour réunir les solitudes divergentes, compter la normalité, ne nous atteignent jamais dans notre réel. Il y va du sort de la solitude comme d'une radicalité dépareillée de toute unité. Mais c'est alors la condition de toute subjectivité à venir. Les nouvelles solitudes forment des rapports amoureux inédits, de nouveaux traits d'union politiques, de « nouvelles adéquations ».

« La vie est art » est énoncé qui fait retour. Si la formule a déserté pour beaucoup les philosophies savantes, on la retrouve, non sans surprise, dans la pensée des artistes au vingtième siècle.

Nous ne sommes pas les premiers à l'avoir constaté. Nicolas Bourriaud dans *Formes de vie, l'art moderne et l'invention de soi*, remarque avec une grande justesse que « *L'art du vingtième siècle, pour une grande part, repose sur un ensemble de dispositifs formels qui créent des points de passage entre l'art et la vie*¹. ». Pour cet auteur, le dandysme serait à l'origine d'un nouveau type de subjectivité apparue à la fin du dix-neuvième siècle donnant la matrice des attitudes de l'art contemporain. « *Concrétisant dans son œuvre une relation au monde, l'artiste moderne infléchit le cours de sa vie, la transforme, la corrige, la propose comme modèle à investir. Il occupe la position tenue jadis par le philosophe présocratique*² ». Influencé par Michel Foucault, Nicolas Bourriaud rapproche l'attitude des artistes contemporains des *hypomnênata* de l'antiquité où les grecs inscrivaient les anecdotes et les réflexions sur la vie dans le but de s'orienter dans l'existence, instrument d'une « *technologie de soi* » selon la formule de Foucault. Et notre auteur conclut : « *L'art moderne induit une éthique créative, insoumise à la norme collective, dont l'impératif premier pourrait se formuler ainsi : fais de ta vie une œuvre d'art*³ ». Nous partageons une grande part des remarques énoncées. Mais nous ne limitons pas l'éthique de la création contemporaine à la subjectivité du dandy. C'est oublier que les artistes se sont aussi débarrassés du but esthétique, qu'ils ont fourni une critique très pertinente du rôle de la culture et qu'ils l'ont rejetée. L'invention de l'art brut chez Dubuffet semble aux antipodes des attitudes du dandysme. Dubuffet est tout autant l'emblème de l'art du vingtième siècle que Duchamp : il prend ses distances avec le monde artistique et la culture savante pour mettre l'accent exclusivement sur le processus de la création beaucoup plus authentique que le culte des œuvres et la société du spectacle.

Mais le concept d'art a muté au-delà de l'esthétique. Le rôle de l'art est de construire de nouveaux dispositifs d'expérience, de sensation, d'interprétation. Le but de l'art est de changer la vie, d'intervenir directement dans l'acte de vie, et non simplement de créer une illusion lyrique ou un bel enchantement esthétique.

Ce que les artistes découvrent dans leur vie, leur œuvre, leur pensée est que l'art est la racine de l'existence. Art signifie : mettre au point de nouvelles formes d'existence.

Le fétichisme des œuvres d'art est devenu secondaire aux artistes et comme une sorte de faux. Le fétichisme des œuvres est une façon de dissimuler l'activité créatrice universelle. Il surinvestit les fonctions du génie et des œuvres sublimes. La culture a hypertrophié et amplifié la personnalité d'exception des créateurs en la transposant dans un mythe religieux. Jusqu'où crée-t-elle de la mystification ? Existe-t-il une hiérarchie des meilleurs ? Pourquoi entretenir systématiquement un mythe des meilleurs ?

Exposer l'art dans les musées, s'en servir comme *objet de contemplation* pour les spécialistes ou d'objet d'étude pour les savants, d'objet de spéculation financière pour les marchés, d'objet de collection chez les amateurs d'art : ces fonctions ne disparaîtront jamais et nous ne les opposons pas à l'art. Mais ici quelques remarques : l'essence de l'art n'est pas matérielle, elle ne se confond pas avec ce qu'elle produit, elle est tout entière d'abord un mode d'existence. Le rôle d'une œuvre s'adresse au désir de créer et vient *révéler* une force qui s'exerce en nous ce

¹ Nicolas Bourriaud dans *Formes de vie, l'art moderne et l'invention de soi* Denoël, 1999, p 15.

² Idem, ibidem p17.

³ Idem, ibidem, p 17.

qui explique que la rencontre d'une œuvre fasse de nous un artiste par participation. La participation à l'art est donc multiple à fois du côté de celui qui crée des œuvres que du côté de ceux qui comprennent ces œuvres. La puissance ressentie d'une œuvre vient saisir tout notre rapport à l'existence à partir du nouveau. La nouveauté réveille notre force d'exister en tant que force d'invention et se communique à ceux qui sentent en eux un nouvel agir. Cette force est un séisme, elle suppose une réécriture permanente du devenir et de tout ce qui est en cours. L'art vécu par les artistes n'est l'art que parce qu'il est une « révolution créatrice » en marche et par extension toute révolution créatrice est art quelque soit le domaine où elle se déploie. Dans la science et dans la technique, il y a des révolutions créatrices qui appellent des révolutions politiques. Ces révolutions sont possibles parce qu'elles actualisent un nouveau rapport à la vie. Ce qui est « art » est toujours la subversion créatrice à partir de la révolution du regard. A cela, il faut opposer les révolutions conservatrices qui ne cessent de réclamer le retour à un ordre déjà défini dont la fonction est de réduire la création. D'où l'importance de minimiser l'art, de le sortir du monde réel, de le confiner à des minorités d'exception, de l'enfermer dans une expérience esthétique réservée.

L'expérience créatrice est au cœur de l'activité existentielle humaine. Elle est génératrice de l'écriture de la vie humaine et de l'invention en tant que style de la singularité. Cette expérience touche tous les domaines de la production humaine et dans le même moment, elle invente de la subjectivité. Il n'y a pas de création, c'est-à-dire d'activité d'invention, de synthèse et de dépassement, sans l'activité existentielle du sujet. Au cœur de la vie, il y a la production de l'être : le passage du non-être à l'être comme invention pour chaque sujet de sa propre vie, d'une vie à soi. Produire de l'être, c'est cela, le cœur de la créativité existentielle et l'on peut alors généraliser la création à tout être qui est en invention.

La vie est alors elle-même une œuvre à part entière : passage du non-être à l'être (ce que les grecs nommaient *poïésis*). Il y a alors génération de l'art comme génération d'existence. Il y a pour chacun la vie en tant qu'art : devoir inventer une vie à soi. La fonction de la pensée est la création. Toute l'activité de suppléance au manque de réalité suppose le rapport à l'art. C'est ce que nous disons lorsque nous disons que la racine de l'existence est l'art. Inventer la vie subjective consiste à tisser dans un ordre nouveau les liens du langage qui ont produit notre existence, s'en saisir, les associer, tenter de les énoncer autrement dans une ordonnance impossible à prévoir d'avance. C'est alors que nous élaborons l'idée d'un *impératif de la singularité*, la possibilité de produire l'œuvre par laquelle une vie humaine s'ouvre sur sa différence. Assembler des énoncés dans une configuration inédite produit une subjectivité inédite, une écriture jamais organisée et expérimentée avant elle. La vie amoureuse elle-même est art si l'on comprend la formule d'Arthur Rimbaud par laquelle « l'amour est à réinventer » puisqu'il n'existe pas d'avance de rapport entre les deux sujets amoureux, ils doivent le susciter de manière inédite.

« L'art a plus de valeur que la vérité » affirme Nietzsche et nous comprenons cette pensée non pas comme le triomphe de l'esthétique ou comme le stimulant de la volonté, nous pensons que l'art est ce qui décide de la vérité, ce qui permet d'interpréter la vie comme force créatrice à mettre en œuvre dans la vie.

L'art est un dispositif de création jusque dans la production du vrai. C'est pour cela que nous proposons de penser les théories comme des expériences créatrices et non seulement comme des « sciences » ou des « philosophies » et nous proposons de les mettre au niveau des œuvres d'art. Créer, interpréter, traduire :

telles sont les activités de la pensée. Les théories sont des œuvres et elles appartiennent au domaine de l'art – et même les théories vraies de la science puisqu'elles inventent des énoncés nouveaux à partir desquels elles engagent de nouvelles expériences⁴.

La vie est art est une théorie qui manque à notre temps pour aborder nos propres questions. Et d'abord c'est une théorie du temps. La question de l'art est ce qui fait lien entre l'invention de la subjectivité et l'invention des collectifs politiques. Libérer la subjectivité par l'art n'est pas tout, libérer des formes de vie à plusieurs est le cœur de l'invention politique à venir. Sans quoi nous nous enfermons dans le développement des conservatismes rigides. Sans « la vie est art » il n'y a pas la « démocratie » parce que la démocratie est un mode d'existence à plusieurs fondé sur l'invention du pluriel de la liberté et sur l'invention de la subjectivité. Il n'y a pas l'avenir de la démocratie sans l'art. La démocratie et la subjectivité, le devenir à plusieurs peuvent être confisqués par les grands systèmes et par les révolutions conservatrices.

Il n'y a pas la démocratie sans l'art : c'est le cœur de la pensée de Joseph Beuys. C'est avec beaucoup de malveillance que l'on a interprété sa formule la plus connue : « *tout le monde peut-être un artiste* » en supposant que cela voulait dire : tout le monde peut être Beethoven. Il n'en est rien, Beuys veut simplement dire que chaque homme, de là où il est, a le pouvoir de transformer son travail en force d'invention, « *tout homme est un être créatif* ». « *Il y a de la créativité latente dans tous les domaines du travail humain* ». Beuys poursuit : « " *Nous avons besoin de ce sol sur lequel tout homme se ressent et se reconnaît comme créature créatrice, agissant sur le monde. La formule "tout homme est un artiste", qui a suscité beaucoup de colère et que l'on continue à mal comprendre, se réfère à la transformation du corps social. Tout homme peut, et même doit, prendre part à cette transformation pour que nous puissions la mener à bien aussi vite que possible.*" Beuys militait pour que l'on crée des universités et des écoles tournées exclusivement vers la créativité libre. Son projet est encore devant nous. Il renvoyait dos à dos les deux systèmes qui divisaient l'Allemagne comme une seule et même confiscation de la création subjective.

Il y a plusieurs révolutions conservatrices en cours : les révolutions religieuses, les révolutions nationales, les révolutions sociales, les révolutions capitalistes etc. Elles ont toutes un point commun, elles prélèvent un élément partiel de la société et l'amplifient à toute la société elle-même. Le passage des économies de marché aux sociétés de marché en est un exemple – comme à l'époque du marxisme et du nationalisme. Il y a un passage à la totalité qui devient fou : la folie vient du système. A partir de là, ces « révolutions » détruisent toutes les autres expériences créatrices, confisquent la vie en tant qu'art et le devenir pluriel des libertés, éteignent le multiple informel du devenir. De même si nous laissons le devenir des institutions aux sciences de la gestion nous les embarquons dans le processus des révolutions conservatrices parce qu'il leur manque la question de la vie en tant qu'art, la question de la subjectivité et la question du devenir pluriel des collectifs. La vie est confisquée par les grands systèmes. Le capitalisme : révolution conservatrice ? La société : révolution conservatrice ? Les médias : révolutions conservatrices ? L'identité, la nation : révolutions conservatrices ? Etc. D'où notre

⁴ Einstein et Infeld ne disent-ils pas : « Les concepts physiques sont des créations libres de l'esprit humain » ?
Albert Einstein & Leopold Infeld, *L'évolution des idées en physique*, coll. Champs, Flammarion, 1993.

difficulté à identifier et à saisir la culture si nous arrêtons de *saisir la culture en tant qu'art* parce qu'elle est, toujours capable de servir d'aversion pour la nouveauté, de fermeture à l'événement, et pas seulement de fondement à la mémoire et à l'histoire.

L'amplitude de la question humaine ne peut-être laissée aux sciences de la gestion qui ne sont pas des sciences de l'invention mais des sciences du conditionnement et de l'administration, elles détruisent l'intuition politique à sa racine. Gestion et conditionnement devenus les maîtres mots les plus éloignés et les plus extrêmes de la vie en tant qu'art, ils mettent en danger la singularité créatrice.

Les forces sont inégales entre l'individualité libre et la société. Les mots d'ordre sociaux des machines à intégration n'ont cessé de se renforcer : soumission inconditionnelle des individus, destruction de la subjectivité, abrogation de l'amplitude de la différence etc. Les institutions ne se sont jamais autant développées et renforcées, la bureaucratie jamais aussi bien devenue protocolaire, les hiérarchies jamais aussi bien devenues « naturelles » et « salutaires » en Europe. L'enrôlement dans les appareils idéologiques, les guerres d'entreprises, les processus d'écrasement sont légions à mesure que l'on annonce la venue d'une anarchie grandissante liée à l'émancipation de la subjectivité. Ce que l'on appelle indiscipline, c'est simplement le refus de l'abrogation de l'ampleur par laquelle une hauteur d'homme est possible, si une vie humaine est encore possible.

C'est alors que se renforce le malentendu : on veut l'assujettissement de tous à l'autorité d'un seul système. Le dysfonctionnement nous oblige à nous confronter à du nouveau et sortir du cercle de l'assujettissement. Constituer un système de plus serait alors une ruine de plus parce qu'il s'agirait dès lors de nouveau d'une impasse et d'une imposture, de nouveau d'un système. Il est temps d'en venir à l'événement fondamental, celui par lequel l'individu saisit qu'aucun système de fonctionne et ne peut faire autorité pour tout dans sa vie, qu'il doit s'en tenir à sa propre créativité autodidacte pour se donner une existence.

Plusieurs abrogations sont en cours : Destruction de l'inconscient, destruction du fondamental à partir duquel surgit du nouveau, destruction du multiple de la liberté. Les systèmes de contraintes déroulent leur programme et leur *script*. Poids lourds, rouleaux compresseurs, machines de guerres. Et après ? Après, c'est l'impasse. Au bout des machines de guerre : la mort. Pas de vision d'angle assez large, aucune ampleur. Le triomphe du capitalisme aboutit à un asservissement des sociétés et les démocraties sont clivées comme jamais. On travaille sur la compression pour faire entrer toute la réalité sous des principes partiels. Le mot d'ordre général : *encastrier* et *assujettir*. Encastrier l'homme dans le capitalisme, encastrier ses forces, sa solitude, son monde dans un seul devenir possible : enrôlement de force et fixation aux buts des machines préétablies (Etats, Economie, Technique sont une seule métamachine avec un seul *script* etc.). Il s'agit de détruire l'amplitude par laquelle il existe des mondes multiples, des forces multiples, des solitudes multiples au travail. Seul l'art échappe au cercle de l'enfermement parce qu'il fait confiance à l'indiscipline créatrice qui est son mode d'existence.

Et pour comprendre la façon dont nos sociétés envisagent la question de la subjectivité, il faut encore noter l'importance symbolique de la phrase à trous et du formulaire pré-rempli : on vous demande de signer des formulaires dont la totalité du

texte vous a été fourni d'avance avec la trame et les phrases. Il ne reste plus qu'à trouver la variable. La variable sera seulement un écart statistique. C'est ainsi qu'on aborde le problème social de l'individu, comme une formalité d'inscription, un acte administré.